

> **PARCOURS EN POÉSIE****MARC ALYN / LA COMBUSTION DE L'ANGE
POÈMES 1956-2011****UN DEMI SIÈCLE PLUS CINQ ANNÉES DE POÉSIE****PAR JEAN-PAUL GIRAUX**

La combustion de l'ange est une anthologie personnelle¹⁹. Elle nous invite à parcourir *un demi siècle plus cinq années de poésie*, itinéraire soigneusement établi et balisé par l'auteur. Les titres des recueils avec leurs dates de publication marquent les étapes. Peu ont été écartés avant et depuis le *Temps des autres* qui lui a valu à vingt ans de faire une entrée remarquée en poésie avec le prix Max Jacob (1956/1957) jusqu'aux *Proses de l'intérieur du poème* publiées en revue (*Phoenix*, 2011). Entre temps, le prix Guillaume Apollinaire (1973) et le prix Goncourt de la poésie (2007), d'autres encore, tels le Grand Prix de Poésie de l'Académie française et le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres (les deux en 1994), sont venus confirmer que nous avons là un de nos plus importants poètes contemporains.

Pour l'état civil, l'auteur de cette anthologie s'appelle Alain Marc Fécherolle. Il est né le 18 mars 1937 à Reims, sous une double enseigne : celle de l'ange qui n'en finit pas de sourire sur le portail gauche de la cathédrale ; celle de Fantômas qui va donner au poète son nom de plume et qui, cette année-là précisément, est l'objet d'un film surréaliste, « *Monsieur Fantômas* », sous la direction d'Ernst Moerman, écrivain et cinéaste belge dont on retiendra la prière : « *Fantômas qui êtes aux cieux / Sauvez la poésie* ».

19 - 320 pages ; éditions le Castor Astral, mars 2011.

I - Sous le patronage de l'ange

Ainsi, ce demi-siècle de poésie se présente ici sous le signe de l'ange, terme qu'on rencontre plus de trente fois dans l'ouvrage et d'abord dans le titre où il est associé au mot « *combustion* » dont on ne sait, à priori, s'il s'agit d'annoncer quelque machine infernale, quelque brûlot qui se consumera aux yeux du lecteur, ou de lui signaler en usage récurrent, la consommation (consumer/consommer: doublet éclairant) – comment dire ? – d'un produit spirituel, d'une entité.

Car qu'est-ce exactement que cet « *ange* » dont les apparitions ponctuent les pages de l'anthologie à un rythme qui s'accélère au fur et à mesure que l'œuvre se construit, le plus souvent flamme, parfois pigeon comme à Venise, volontiers musicien (trompette et violon, au choix), facilement pensif ou amoureux, parfois mauvais garçon, et même exterminateur? Ne serait-il pas le symptôme toujours fulgurant de quelque chose d'infiniment complexe auquel, par commodité, on donnera, après l'auteur lui-même, le nom de Dieu ?

Dans ses *Mémoires provisoires* (Entretiens avec Marie Cayol, L'Harmattan, 2002), Marc Alyn confie la chose suivante : « *Mon père, j'ignore pourquoi, tenait Dieu pour son adversaire personnel : entre eux, cela procédait du catch et de la partie d'échec* ». Sur quoi il s'interroge : « *A tant se préoccuper d'un Être imaginaire, ne court-on pas le risque de l'amener à exister ?* », laissant penser que ce militantisme aura produit chez un fils quelque peu rebelle et marginal, « *L'énergumène, le tiré à part, le fils prodigue...*» (*Le Silenciaire*), pour le moins une curiosité contraire.

C'est en tout cas une hypothèse que je retiens :

Chez Marc Alyn, me semble-t-il, Dieu est d'abord le nom que le poète donne à sa fascination pour le mystère, à son angoisse aussi peut-être alors que, de santé fragile, il se sent guetté par la mort. Car il y a deux mémoires en lui : celle qui se nourrit de sa propre enfance et, à travers les livres – ce fils de libraire est un grand lecteur –, celle de l'humanité telle qu'elle apparaît dans les mythes et dans ce goût qui se perpétue, siècle après siècle, pour

les sciences occultes, le symbolisme des tarots, la divination. En ce qui concerne les rapports de l'auteur avec Dieu, il ne s'agit pas à proprement parler d'une célébration (« *Dieu n'est peut-être pas très fréquentable* » concède-t-il), mais d'une quête, et mieux dit d'une enquête (*énigme - crime - assassin* sont des mots qui apparaissent volontiers dans les poèmes), en tout cas d'une exploration qui se fait sur les marges du réel, à égale distance de l'imaginaire et de la réalité, dans cet « *entre-deux* » où Marc Alyn rencontre le sacré sans jamais se soumettre à une quelconque orthodoxie. Ne se définit-il pas lui-même comme « *un alchimiste anarchiste ou rempailleur de mythes* » et n'est-il pas entendu par lui que le sacré, c'est aussi « *le blasphème, l'hérésie, les révoltes convulsives de l'âme...* » (Mémoires provisoires)?

Alors je m'interroge à mon tour : et si, au bout du compte, le Dieu de Marc Alyn n'était que le miroir du poète, sa créature en quelque sorte²⁰ ? Par ailleurs, ne doit-on pas admettre avec lui qu'on trouve souvent autre chose que ce qu'on cherche ? Bref, s'il est indéniable que Marc Alyn aspire à la transcendance, il le fait avec une lucidité de mécréant. Pour lui, « *le désir de Dieu est dieu lui-même* » et, j'ajouterai volontiers, peut-être le seul dieu. Une chose au moins est certaine, c'est qu'après lui avoir fait goûter la solitude d'Uzès, presque l'exil, cette quête métaphysique va le diriger vers l'Orient, et notamment au Liban, la patrie de tous les dieux :

*Au détour d'un poème en marche vers le Rien
j'ai rencontré Quelqu'un
qui dans l'ombre me parle en silence
et qui est mon chemin
connaissant tout de moi depuis bien avant ma naissance
au point que je défaille soudain
de surprise d'effroi et d'une étrange joie
devant cette Existence immense qui me tutoie.
(Byblos)*

20 - « *J'invente Dieu pour qu'il me crée; je joue l'éternité à quitte ou double, au furet, aux échecs.* » (Le Miel de l'Abîme).

II - Le fils de Fantômas

De Dieu à Fantômas, il n'y a qu'un pas que je m'empresse de franchir. C'est d'ailleurs obéir au poète lui-même qui ne se gêne pas pour faire le rapprochement. Ainsi, je relève, dans *Le Silenciaire*, le fragment suivant :

« Dieu signait illisible ou radioactivement vôtre les circulaires enjouées qu'il adressait à ses créatures. Pas de prêchi-prêcha, mais la poésie noire de Fantômas en automne... »

Mais le poète a d'autres arguments à invoquer pour justifier cette surprenante filiation : sa mère - « *entre la frayeur et le rire* » - lisait Fantômas qui n'en finit pas de périr et de ressusciter (encore un point commun avec la divinité dans ses meilleures incarnations) tout au long d'un feuilleton interminable (j'allais dire éternel) signé Marcel Allain & Pierre Souvestre, le premier étant directement responsable du pseudonyme retenu par le poète à partir de ses deux prénoms, Alain Marc devenant Marc Alyn.

Et puis, la seule certitude de l'Histoire, n'est-ce pas le crime universel – dont Fantômas est une représentation symbolique – qui se perpétue depuis la nuit des temps, avec un raffinement extrême, sous le regard indifférent des dieux ? Alors, comment ce grand lecteur de Pascal n'aurait-il pas le sentiment d'être un survivant²¹ ? En tout cas, très tôt, il a la certitude d'avoir en lui « *un fantôme qui complotait sa perte* », ce qui n'était pas si mal vu puisqu'il se trouve que, dans les années 1990, on lui découvre un cancer du larynx dont les sévères complications le laisseront sans voix pendant quatre longues et douloureuses années :

« [...] *Qui m'a donné cette voix off de grenade dégoupillée
criblée d'échardes, de lames de rasoirs, de clous rouillés
de tessons de bouteille, de limaille, de crocs d'acier ?*

*Qui m'a enfoncé dans le gosier cet os de silence,
ce fil barbelé*

où se déchire un reste de parole ? »

(Voix off, in L'Etat Naissant)

21 - *Le dernier acte est sanglant quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais*» (Les Pensées).

III - De l'écriture et de la volupté

Dans ses *Mémoires provisoires*, Marc Alyn évoque une « naturelle fusion de l'écriture et de la volupté ». Chez lui, l'ange et la bête se côtoient sans qu'il en soit culpabilisé. Il va au-delà de Pascal qui, en bon Janséniste un peu coincé, suggère sur un ton sentencieux que « *L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête* ». Cette fusion, dans l'écriture, du corps et de l'âme semble d'une telle évidence qu'à propos d'un des premiers recueils, *Cruels divertissements* (1957), Claude Mauriac n'hésitera pas à parler d'une « *métaphysique de l'amour physique* », formule à laquelle Marc Alyn souscrira plus tard, à sa façon, avec un poème de *Infini au-delà* (1972), *L'amour avec les mots*, où il est clairement dit que « *le langage connaît la volupté...* ». Elle est particulièrement visible à travers les poèmes du Livre des Amants (1988) qui évoque la rencontre amoureuse avec Nohad Salameh et qui s'écrit à Beyrouth sous les bombardements et le regard des dieux. Car il est clair que par l'amour la quête mystique se poursuit :

« *La femme est une porte ouvrant sur l'univers
En elle la matière élabore de l'âme,
les éléments fermés cèdent à son sésame,
la mort en ses berceaux balbutient les promesses.
Elle voit l'invisible et l'exprime en caresse.* »
(Le Livre des Amants)

IV - Un poète paradoxal

Certes, Marc Alyn affirme la singularité du poète, sa nécessaire solitude au point – et ça lui sera parfois reproché – de se proclamer comme absent au monde : « *Le poème ne s'adresse pas à l'homme social mais à la part profonde et nue en nous qui recèle*

quelque chose de l'absolu » écrit-il dans la préface de *La Nouvelle Poésie Française*. En fait, il sait très bien que « nous avons tous un compte à régler avec la réalité », et cette réalité sordide affleure à maintes occasions, comme on le constate dans cette « liturgie » extraite de *La voix noire* (*Le Scribe errant*, 1993) : « Cet été-là il neigea des poèmes si féroces qu'ils égorgèrent / les tourterelles ».

Le paradoxe est également ailleurs : on voit que ce poète singulier est et se revendique multiple, pas seulement double – il est scribe errant, *silenciaire*, alchimiste, tireur isolé (tireur d'élite), orpailleur – multiple et divers au point de ne plus savoir quel est celui qui parle dans le poème : « Quand je dis je, lequel de mes moi se profile ? » se demande-t-il dans *Le Miel de l'Abîme*.

Il est aussi dans cet humour qui corrige, modère, tient à distance le lyrisme souvent tragique du poète, un humour qui joue avec les mots, qui ironise, met en exergue toutes les contradictions et plus encore s'inscrit dans ce renversement de perspective qu'on remarque dès ses premiers textes et dont on retrouvera des effets dans toute son oeuvre : « L'homme existe-t-il ? s'interrogeait Dieu, hésitant à parier sur ce mauvais fantôme » (*Le Tireur isolé*)

V - « Le vrai sujet de l'oeuvre...sa forme » (Marc Alyn)

Marc Alyn n'est pas seulement un poète inspiré, je veux dire par là un écrivain hanté par une poésie qui emporte irrésistiblement le lecteur : « Je n'invente rien, j'incante / sous la dictée, la contrainte / d'un inconnu qui m'habite / et se repaît de mes craintes » (*Délébiles*). Il est aussi un artisan lucide qui mène en profondeur une réflexion sur son travail comme en témoigne de nombreux textes à commencer par ceux, intitulés « Dit du poème » où il donne la parole au poème lui-même.

Et qui, mieux que le poème sait dire ce qu'est la poésie ?

Écoutons sa leçon :

« Je suis les choses que je dis :
 les sons que je profère
 m'investissent du pouvoir d'être autre
 et de me taire.

Un mot est l'univers
 Je murmure : « palombe » et le ciel est plein d'ailes...»
 (La Parole planète)

Au bout du compte, il s'agit toujours de se coltiner avec les mots, « *jambage après jambage, mot à mot, corps à corps* » (Le poème au poète), ce que le poète appelle *le combat avec l'ange*, un combat pour lequel il réclame une totale liberté. Car il faut bien comprendre que la poésie de Marc Alyn – et c'est son originalité et sa force – est une poésie libertaire, une poésie qui ne sacrifie rien à la mode, ne s'interdisant ni les longues séquences ni le vers ample et fortement grammaticalisé ni l'allitération ni l'assonance ni la rime ni les images dont il fait un usage volontiers surréaliste. Une poésie qui, en contrepoint d'un présent qui actualise et pose une évidence ponctuelle, privilégie « *l'imparfait de l'imaginaire* » (*L'Etat naissant*) qui convient à la narration ou à la description métaphoriques telles qu'elles apparaissent dans l'allégorie. Une poésie ample et rythmée à travers laquelle passe véritablement un souffle épique et par laquelle le poète s'efforce de produire une « *petite lumière sur les profondeurs secrètes du langage* » (Mémoires...), par laquelle il s'engage dans le labyrinthe d'une vie où il peut arriver de se perdre, car « *Nul ne s'égaré qu'en soi-même...* ». Une poésie dans laquelle le poète s'investit, et où « *il avance en inventant à mesure la route* ». Une poésie qui connaît l'importance du silence (« *Comprenez-vous que dans mon chant ce qui chante / c'est le silence* »), mais où, en dépit de toutes les réserves possibles, les proclamations, les provocations même, les cruautés de l'existence sont bien présentes.

Une poésie qui s'écrit en « *versets pareils / au vol flammé de l'Ange* » (*L'Etat naissant*).

Marc Alyn
Choix de textes

Les textes, choisis par le poète lui-même dans son anthologie, sont reproduits ici avec l'aimable autorisation des éditions Le Castor Astral.

LES TEMPS PURS

Nous vivons en un temps de cristallisation forcenée. La transparence s'étend dangereusement, prenant au piège les rivières et les murs des maisons dévorées jusqu'à l'os par leurs fenêtres. L'acte élémentaire de marcher entraîne tant de glissades que nul ne se hasarde plus à bouger de crainte de briser quelque chose, ou lui-même. L'œil traverse la matière et dénude les morts avec impertinence, éléphant dans le magasin de porcelaine saturé d'infinis en équilibre instable au bord du vide. Les arbres, le rouge-gorge, le linge sur les cordes et le chien de garde oublié au fond de sa niche, tout se pétrifie en une pâte translucide et glacée. Qui frôle ces architectures de givre provoque des stridences en cascade, vite répercutées jusqu'aux confins de l'univers. A couteau tiré avec l'opaque, les choses émigrent vers les avant-postes de l'invisible. Déjà la pureté des lignes lacère le regard, et l'on s'écorche aux angles aigus des meubles qui fuient à pas de loup vers la sérénité du diamant.

(extrait de *Cruels divertissements*, 1957)

OÙ NOUS ALLONS

Où nous allons, l'espace est soufre et course l'immobilité.
Nous n'emportons que peu de chose
sachant que ce maigre bagage
lui aussi nous sera repris.
Où nous allons, l'envers des mots – qui est silence –
flatte la paume qui n'est plus
et dans la trame, parfois, s'il arrive qu'un fil dépasse
on perd l'éternité à le vouloir saisir.

Où nous allons tant bien que mal, on souffre à peine.
Ni feux ni monstres, rien qu'un vague souvenir
de sel sur l'absence de lèvres
et l'idée folle qu'une voile vers nous fait route sur la mer.

Où nous allons, le temps rêve d'exister
de naître et de mourir
sans fin, en tumulte, avec les vagues et les vents.
Libérés des formes, nos gestes nous suivent :
il faut se serrer encore pour leur faire place
sur l'arête d'ombre où nous oscillons
entre deux grappes de vertige.

Où nous allons, la nuit sans rives s'effiloche
sa neige noire par d'anciennes lèvres se glisse jusqu'au muscle effacé
qui continue de battre
et de se souvenir
dans ce qui fut sa cage.

(extrait de *Délébiles*, 1962)